

## Arrivée

Je mourus.

Absurde, de joindre ces deux mots.

Après la mort, il n'y a plus de « Je ». « Je » a disparu. Totalement. Définitivement. Avant, tu peux parfois dire « je vais mourir » ou même « je meurs » quand tu sens que « ça » vient. Mais « mourir », « Je » ne peut pas le mettre au passé. C'est aux autres, à d'autres « Je », d'énoncer : « Il mourut ».

Au figuré, alors ?

« *Partir, c'est mourir un peu* » ; très poétique, seulement, la mort c'est total : ce n'est ni « un peu » ni « beaucoup ».

« *Je mourais de faim* » ; a-t-on déjà vu des morts avoir faim et soif ? (Oui, oui, il y a ces tombes antiques avec des vestiges de sandwiches pour la route ; hors sujet).

— Cher monsieur, me disait mon médecin, quand vous pelez après un coup de soleil ou qu'on vous enlève l'appendice, ce sont autant de petits morceaux de vous qui meurent.

Merci pour la science, mais après ça mon cœur battait toujours et ma tête pensait.

— Et le sommeil, hein ? Quand tu dormais, tu respirais encore et ton cerveau fonctionnait, mais savais-tu *vraiment* que tu “vivais” ?

— Je ressuscitais chaque matin, mon cher.

Ressusciter...

C'était ça qui m'arrivait ?

Puisque je pouvais dire : « Je mourus » ?

Non, sûrement pas. Je n'avais pas soulevé la dalle d'une tombe en criant : « Coucou ! ». Que je sois encore vêtu de mon plus beau costume, celui avec lequel on m'avait couché dans le cercueil, ne prouvait rien.

Je me souvins que des gens tenus pour « avoir passé » étaient « revenus » et avaient affirmé avoir « vu », ou « vécu » des choses inexprimables. Mais comme je ne percevais pas grand-chose, à part le fait d'être toujours moi, ce n'était pas mon cas. Je n'avais pas pris d'aller et retour.

Alors ? Elle aurait tapé juste, la langue de bois des braves gens : « *Il est au ciel, maintenant* » ?

Si j'y étais, le « ciel » en question, c'était bien dépayasant. Sans repères. Et puis, avec une inquiétude.

Quand on s'est approprié les visions millénaires de la religieuse humanité, on est persuadé qu'il y a deux compartiments dans l'« au-delà » : celui du « haut » et celui du « bas » ; le « bon » et le « mauvais ». Dans lequel... ?

Pour le moment, impossible d'en décider. Ce que j'avais lu de Dante ne m'était d'aucun secours.

J'en avais encore pour longtemps, d'attendre comme ça ? (*Chuchoté* : « *L'é - ter - ni - té ?* »).

Et puis, tout à coup, il y eut quelqu'un.

## Bienvenue

Soulagement : j'allais retrouver un vis-à-vis. Un « tu » pour mon « je ».

Mais qui était-ce ?

Heureusement, il ne semblait pas être le tenancier du « mauvais côté », le Rôtisseur en chef. Je l'aurais reconnu sans peine. Enfin, je croyais.

Mais ce n'était pas non plus le grand Réceptionniste de l'autre partie, Monsieur Saint Pierre : pas de trousseau de clés, de grande barbe et d'auréole, pas de coq \* sur les talons.

Ce n'était pas un ange : il manquait les ailes et la robe blanche.

Je ne lui voyais d'ailleurs pas de vêtue sacrée : ni de Pape, ni d'Évêque, ni de Grand Rabbin, ni de Souverain Sacrificateur, ni d'Ayatollah, ni d'Imam, ni de Dalaï Lama, ni de Bouddha, ni de Messie Cosmoplanétaire, ni de Father Divine.

Pas identifiable. Neutre. Transcourants.

Alors ? Une des Personnes ?

Ce ne pouvait pas être Dieu le Père : pas de trône entouré d'un vol de séraphins sur un nuage éblouissant.

Ce n'était pas le Fils, avec une couronne d'épines sur la tête et des trous dans les mains et les pieds.

À ce point de mes supputations, je fus subitement balayé par un vent de force 12 ; au moins. Tourbillonnant et suffoqué, voltigeant comme un fétu dans je ne sais quel espace indéterminé.

Du coup, j'avais compris : c'était le Numéro Trois, le Souffle \*. Celui qui vient d'où il veut et va où ça lui

chante, sans qu'on en puisse rien connaître \*. La quintessence de toutes les libertés.

La tempête cessa et, tout étourdi, j'essayai de me récupérer, tandis qu'éclatait un grand rire. Oui, oui, il se moquait de moi. Au moins, « là-haut », on ne manquait pas d'humour. Et il se mit à parler. Beaucoup. Même que, finalement, c'était surtout une Voix.

Un dernier hoquet, puis :

— Bon, eh bien les présentations sont faites ; pas très doucement, excuse-moi, mais c'est une plaisanterie qui m'est consubstantielle.

« Cordiale bienvenue, donc. Un peu perdu, hein ? Tous comme ça à l'arrivée. Je vous comprends : comme première impression, quand on a gardé les habitudes de l'autre côté, c'est très spécial : rien à voir, rien à entendre, rien à comprendre. Je vais t'expliquer, tu as intérêt à bien m'écouter.

« Pour commencer, mettons une chose au point. Avant de vous retrouver ici, dans votre jargon de vivants, vous évoquez tous un certain "paradis". Eh bien, admettons que t'y voilà. Tu t'en doutais un peu, j'espère ?

« Mais attention : ne crois pas que tu t'y retrouves pour avoir été en bas un brave petit garçon très obéissant, un jeune homme vertueux, un pratiquant très pieux, un homme parfaitement honnête, bon époux, bon père, et tout le reste, y compris nanti des derniers sacrements. Tu es là parce que tu es mort, point à la ligne. Et ne te demande surtout pas pourquoi tu es ici plutôt qu'"ailleurs".

D'un seul trait :

— Apprends, mon cher, que votre manie, depuis que vous êtes devenus autre chose que des chimpanzés dressés sur deux pieds, de vous attendre, après la tombe, ou bien à jouir d'extraordinaires et interminables félicités, ou bien à cuire sur des grils ou dans des chaudrons pour les siècles des siècles, sans parler de cette invention moyenâgeuse d'une espèce de club sado-maso nommé "purgatoire"

(*sarcastique* :) où vous endureriez de délicieuses tortures pendant des millénaires pour mériter enfin de vous voir pousser des plumes dans le dos, (*il reprit un peu haleine*) que ces délirantes images, donc, il faut t'en purger la tête. Elles n'ont rien, rien, rien à voir avec le véritable au-delà. Tu pensais à la « *Divine Comédie* » : eh bien, l'Alighieri était certes un immense poète, mais il était encore étroitement soumis aux représentations mystico-dogmatiques de son temps.

« Et puis, dis-moi : votre fameux “enfer”, ce lieu de tourments, dont presque toutes vos religions vous menacent, as-tu réalisé vraiment ce qu'il serait ? As-tu étudié sérieusement, par l'image et par l'écrit, toutes les descriptions que l'imagination de vos clergés, de vos peintres et de vos littérateurs en donnent ?

« Eh bien je vais te dire : c'est vrai que ces êtres compliqués qu'on appelle les humains sont capables du pire comme du meilleur. Et qu'en fait de violences, de crimes, de supplices, de massacres guerriers, votre histoire accumule, depuis l'origine, des horreurs sans nom.

Le timbre de la Voix se fit singulièrement âpre :

— Et pourtant, ces pratiques abominables, elles pourraient passer pour de bénignes petites tracasseries à côté des tortures plus effroyables les unes que les autres, et éternelles avec ça, qui seraient infligées, par cette espèce d'exécuteur que vous nommez le Diable et par son armée de démons difformes et ricanants, à ceux qu'un jugement sans plaidoirie et sans appel aurait décrété “réprouvés” ; et ces abominations, cette cruauté sans limites, cette férocité plus épouvantable que tout ce qu'on vit jamais sur terre, c'est nous qui les voudrions, voire qui nous en réjouissons ! Avoue-le donc : en fait de fautes inexpiables, une telle croyance ne constitue-t-elle pas un blasphème qui aurait mérité, justement, de vous retrouver, s'il avait jamais existé, dans ce répugnant endroit pour subir les effets de ce sadisme monstrueux que vous nous attribuez ?

Il se calma et se radoucit. Dire que j'étais, comme je disais « avant », dans mes petits souliers, serait bien faible.

— Bon, eh bien, tu comprends qu'il te faut renoncer à ces inventions démentes. Alors, comment te dire le ciel ?

« Pour simplifier, je te propose une image qui vaut ce qu'elle vaut, tirée de ton ex-vie quotidienne. Tu as bien dû utiliser de ces robinets qui mélangent l'eau chaude et l'eau froide dans des proportions continuellement variables : tout froid quand on les tourne d'un côté, tout chaud de l'autre, et tiède vers le milieu. Cet envers du cosmos où te voici, c'est un peu ça, tu vois.

« Je sais bien que tu te demandes : “Oui, mais alors, qui manipule le robinet ?”

« Écoute encore : as-tu connu cette pièce de théâtre qui s'appelle “*Les Gueux au Paradis*” ? C'est l'aventure de deux braves Flamands déguisés en saints qui se voient emmenés en visite dans des lieux célestes de la plus haute fantaisie. Et c'est agrémenté de couplets par un quatuor vocal qui à un moment donné chante ceci :

*“En vérité, je vous le dis,  
Chacun de nous sur cette terre  
Fait son enfer, son paradis  
À sa mesure, à sa manière.”*

« D'accord, ces vers semblent aussi diviser l'autre monde, et suggérer qu'il ne dépend que de vous, de vos actes pendant votre vie sur terre, d'être envoyés dans un des deux fameux endroits pour un bonheur ou un tourment sans fin. Mais en réalité il y a quelque chose de plus profond derrière cette ritournelle. Évidemment, l'auteur ne s'est pas aperçu que c'était moi qui lui dictais ça. (*Petit rire* :) Souffleur, c'est mon rôle, n'est-ce pas ? Donc, finalement, cette chanson dit bien qu'on se fabrique, qu'on fait exister, quelque chose comme un Empyrée ou un Grand Abîme à usage personnel. D'abord en imagination sur la terre, mais effectivement au ciel. Saisis-tu ? Non, pas encore, je vois : tu es tout déconcerté parce que tu te

retrouves sans aucun des points de repère qui t'étaient familiers. Mais il faudra bien que tu comprennes que ton séjour ici, tu le feras "à ta mesure, à ta manière" !

Oh, là, là ! Drôle de réception... Comme il y allait, lui !

Ma première réaction à ce discours bien peu conforme à mes fantasmes, ç'a été de repenser à ce type standard de conte de fées où un bon génie propose au héros méritant d'exaucer trois vœux qu'il doit formuler sur-le-champ, sans se donner le temps de la réflexion. Généralement, le type s'y prend tellement mal, dans sa précipitation, qu'il demande n'importe quoi sans réfléchir et que l'histoire tourne à sa confusion. Me trouvais-je dans ce genre de situation ?

Moi, évidemment, j'étais prêt à choisir d'emblée le meilleur côté du robinet, ou, disons, celui que j'imaginerais le meilleur ; mais sans savoir d'avance s'il valait mieux pencher vers le chaud ou vers le froid. N'y avait-il donc pas un risque à me décider trop rapidement, ici aussi ? Sans vraiment savoir à quoi je m'engageais ? Et si c'était un piège ?

Bien entendu, le Souffle lisait en moi. Du coup, il eut un nouvel accès d'hilarité.

— Laisse donc tes vieilles légendes de côté, voyons : ici tu ne seras plus obligé de décider quoi que ce soit dans l'instant. Tu dois bien te douter que le temps ne t'est plus mesuré, non ?

« Remarque, je sais parfaitement dans quel embarras je te mets. C'est sûr qu'il est toujours formidablement risqué d'avoir à choisir, même quand on vous met devant "bien", "mieux", "encore mieux", et toute la suite ! Surtout que ce n'est pas d'hier que vos profonds penseurs ont découvert cette vérité première, que le mieux peut être l'ennemi du bien...

« Alors, pour t'aider, je te propose de passer en revue quelques-unes de toutes les espèces et variantes possibles de séjours célestes tels que les vivants se les ont représen-

tés. Tu pourras ainsi constater à quel point le haut et le bas, le froid et le chaud, le bienfaisant et l'inquiétant, peuvent s'interpénétrer. Tu n'y es toujours pas ? C'est normal. Je t'assure qu'en y mettant du tien tu y arriveras. D'accord ? On y va ?

Il en avait de bonnes... Aurais-je pu refuser ?

## Le sublime néant

Y aller... Ce n'était sans doute qu'une façon de parler. Les déplacements physiques à travers le ciel immatériel, je ne concevais pas bien cela.

La preuve : dès qu'il eut prononcé ses derniers mots, il n'y eut plus personne. Plus de Souffle. Lumière éteinte. Plus rien.

Rien.

Mot bien inapproprié. J'avais appris qu'il vient du latin : *res*, « quelque chose ». Disons donc plutôt : je me retrouvais dans le néant : *nihil*. Le « non » dans toute son absoluté.

Faire un paradis avec le néant ? Je ne voyais pas comment. Et un enfer ? Pas non plus.

Et puis, le néant n'est pas représentable. Comment pouvais-je « dire », restant un sujet, un objet qui ne relevait ni d'aucune des données des sens, ni d'un concept intelligible ? D'aucune des entrées possibles du non-moi vers le moi ?

Du fait que je gardais conscience, le problème était insoluble. Le néant peut-il être néant, si on le perçoit ? Comment me confronter, moi qui *pensais*, donc qui *étais*, à une totale absence d'être ?

« Totale », d'ailleurs, une telle vacuité ne pouvait s'en qualifier, puisque actuellement j'y constituais une présence ; mais sans en faire vraiment partie : je ne pouvais être néant moi-même.

Il fallait sortir de ces absurdités, car il y avait nécessairement, de la part du Souffle, une intention à cette première et kafkaïenne « visite ».

Ce sont des souvenirs qui vinrent mettre une *rem* dans ce *nihil*.

Cette cruauté humaine qui venait de m'être rappelée avec tant d'énergie avait inventé un des supplices les plus sophistiqués : mettre quelqu'un dans un état de non-perception intégrale en l'enfermant dans un espace hermétique de ténèbres et de silence. Ne restaient à la victime que le toucher, le concret de son corps, et sa raison. Mais, les heures et les jours passant, même cela devenait évanescence. Plus aucune conscience de soi.

« *Paradis et enfer, c'est une question de nuances* », avait dit à peu près mon guide.

Donc, en premier, je penchai plutôt pour attribuer au néant le mauvais rôle.

Car j'avais été très satisfait d'exister en tant que personne réelle ; or, cette réalité ne m'avait été donnée qu'en tant que parcelle d'un univers sensible et rationnel avec lequel j'interagissais ; donc, l'absence de toute altérité à moi où je me trouvais à présent devait m'ôter jusqu'à mon être.

Concevoir sans être, cela devrait constituer une impossibilité absolue, si l'ami Descartes disait vrai ! Comme une mort au second degré. Plus question d'un simple passage. Et cependant, cette impossibilité, je me trouvais en situation de l'éprouver... N'était-ce pas là une sorte de supplice ultra-raffiné ?

Eh, doucement ! Même objection : « Si tu en étais là, tu ne pourrais même plus dire "je". Par conséquent, tu ne pourrais plus souffrir : pas de torture dans le néant. »

Bon. Eh bien, recommençons.

D'accord : dans le néant, plus de maladies, plus de soucis, de fatigues, d'anxiétés. Plus d'argent, plus d'impôts. Plus... La liste serait longue de tous ses bienfaits à l'envers. À condition bien sûr de tenir pour sans valeur ce qu'il ferait perdre comme grands et petits bonheurs...

Plus d'amour... Drôle de paradis !

Va choisir, toi ! À hurler. Et je clamai dans le vide :  
— Souffle, es-tu là ?

Il fut là. Et la lumière avec lui. Et la parole.

— Drôle d'impasse philosophique, n'est-ce pas ? Eh bien ça, mon cher, c'était le paradis sanskrit. Le *Nirvâna*. Tu viens d'en faire la connaissance avec cette terrible situation, écartelé entre l'être et le non-être, tout comme le Hamlet de Shakespeare, Sartre avec *L'Être et le Néant*, et une foule d'autres ; et avec cette impossibilité de savoir si le *nihil* peut constituer le bien suprême ou le mal absolu.

« Rassure-toi : les gourous orientaux qui promettent une telle fin aux hommes sont incapables de faire mieux ; ils ne cessent depuis l'aube des temps de se disputer entre eux pour en donner une vision cohérente. Hindous, Jāinistes, Tantristes, Bouddhistes ou autres "voies", ils ne sont d'accord, et seulement en gros, que sur ceci : toute créature transmigre d'existence en existence à travers une succession de morts et de réincarnations. Cela s'appelle le *Samsâra*.

« Cette doctrine est finalement à la fois morale et terriblement pessimiste. Morale, parce qu'elle rejoint le fonds commun de la plupart des religions : il faut faire plaisir à une ou des entités surnaturelles en se comportant suivant des règles préétablies par elles. Ainsi, on peut accumuler des mérites.

« La récompense d'un bon *Karma*, comme ils disent, c'est de se retrouver à chaque saut d'une vie à l'autre dans une condition supérieure. Sinon, tu étais un fier et beau guerrier, et tu rouvres les yeux dans la peau d'un rat... Mais rien n'est perdu, car si tu te comportes comme un bon et brave rongeur, tu as des chances de revivre dans une sacrée, ou n'importe quoi de plus flatteur.

« Oh, je simplifie, tu sais, car c'est beaucoup plus compliqué que ça. Deux exemples : pour nombre de brahmanes, la bonne conduite c'est essentiellement